moins sombre, et sa surprise semble mêlée d'une secrète satisfaction. Victor reste interdit, il regarde Madeleine et n'ose parler.

— Ah! mademoiselle! dit enfin M. de Noirmont, vous ici!... Mais, après tout, j'aurais dû m'en douter...

Madeleine se jette aux genoux de M. de Noirmont en murmurant : — Je suis bien coupable, monsieur, je le sais; punissez-moi, je ne m'en plaindrai pas.

— Non, monsieur, s'écrie Victor, non, elle n'est pas coupable, ne la croyez pas;... moi seul... je mérite tous vos reproches... — Vous avez des torts aussi... mais beaucoup moins que mademoiselle... partout les jeunes gens cherchent à plaire; c'est aux femmes à résister à leurs séductions... Mais une jeune personne que l'on recueille ici par pitié, que ma femme traite comme son amie!... Ah! c'est indigne!... — Monsieur, je vous en supplie, ne l'accablez pas. Venez... venez; de grâce... laissons-la se remettre... se calmer. — Oui, vous avez raison... je lui parlerai plus tard.

Et M. de Noirmont se laisse entraîner par Victor qui le conduit dans le jardin, et, tout en lui parlant, s'éloigne le plus possible de la maison. — Monsieur, je suis bien coupable, dit Victor, mais pas autant cependant que vous pourriez le penser. Madeleine est encore digne de vos bontés, de l'amitié de madame votre épouse. — Bien, bien, monsieur Dalmer, excusez Madeleine, c'est naturel... vous le devez; mais moi, je sais ce que je dois penser... Une jeune fille qui va trouver un jeune homme dans sa chambre... Oh! parbleu! si elle n'est pas entièrement perdue, c'est que vous ne l'avez pas voulu, et c'est à vous et non à elle que je dois en savoir gré. — Je vous jure, monsieur, qu'elle n'a pas commis d'autre faute que celle de venir un moment me parler. — Vous parler pendant que vous étiez couché!... Fort bien! mais, je vous le répète, je vous excuse, et si en effet vous n'avez pas profité des avances que l'on vous faisait, ce sont des éloges que vous méritez... mais Madeleine n'en est pas moins coupable. — Monsieur... — Assez je vous en prie... Laissons ce sujet pour nous occuper de votre départ, qui est beaucoup plus important; car il s'agit de ramener un jeune homme dans le sentier de l'honneur et de l'empêcher de flétrir le nom de son père. Mais nous nous sommes éloignés... retournons à la maison... Il est bientôt sept heures; pourvu que vous partiez à huit, avec mon cheval, vous serez rendu à Laon avant neuf heures. Où diable est donc ma femme? Ah! je l'aperçois enfin!

Ernestine sortait d'une allée et semblait retourner vers la maison. M. de Noirmont va à elle et l'embrasse sur le front en lui disant : — Enfin je te trouve. J'ai été dans ton appartement; mais madame était déjà sortie... — Oui... j'ai été malade toute la nuit, et, ne dormant pas, je suis allée au jardin me promener. — Tu as l'air souffrant en effet... Tu vois que j'ai terminé promptement mes affaires. Mais M. Dalmer a sa place retenue à Laon; il faut qu'il y soit à neuf heures. Fais-nous donner à déjeuner, et vous, monsieur Dalmer, allez achever de vous habiller et de prendre ce dont vous pouvez avoir besoin en voyage. On fait manger mon cheval, et il sera tout prêt à vous bien conduire.

Victor s'éloigne sans oser regarder Ernestine. M. de Noirmont ne dit pas un mot à sa femme au sujet de Madeleine, et Ernestine, qui est censée arriver du jardin, ne peut pas lui en parler.

Victor revient prêt pour le départ. Dufour est descendu aussi. M. de Noirmont force Victor à prendre quelque chose; puis il lui remet la somme qu'il doit à Armand et lui dit : — Maintenant tâchez de sauver ce jeune homme, s'il en est temps encore, et de le rendre à sa famille.

Victor fait ses adieux. A peine si ses yeux osent se fixer sur ceux d'Ernestine. Il cherche Madeleine; elle n'est pas descendue. Mais il faut partir : M. de Noirmont le presse; le cheval l'attend dans la cour. — Adieu, monsieur, dit Ernestine en soupirant. Puissiez-vous bientôt nous ramener mon frère!

Avant de monter en selle, Victor se penche vers M. de Noirmont et lui dit à l'oreille : — Monsieur, je vous en supplie, pardonnez à Madeleine. — Allez! mon cher monsieur Dalmer, et ne vous tourmentez pas pour cette jeune fille. Je trouve, moi, qu'elle n'en vaut nullement la peine.

Victor veut répondre, mais M. de Noirmont s'est éloigné de quelques pas. Victor monte à cheval et disparaît pendant que Dufour lui crie : — Surtout n'oublie pas mes commissions!

M. de Noirmont et Dufour sont restés sur le devant de la porte. Un paysan était aussi arrêté, un peu plus loin, dans la plaine; il regardait les croisées de la maison, semblait s'impatienter, et s'appuyait sur un fusil qu'il tenait de la main gauche.

— Ah! voilà l'ami Jacques! dit Dufour. — Jacques! dit M. de Noirmont; cet homme serait ce Jacques qui s'intéresse tant à Madeleine? — Oui, c'est lui-même... je le reconnais bien, quoique aujourd'hui il soit presque en chasseur... Tiens!... pourquoi donc a-t-il un fusil à la main? qu'est-ce que cela veut dire?... — Pardon, monsieur Dufour; mais j'ai quelque chose à dire à cet homme... — Allez, ne vous gênez pas... Je vais faire un tour dans la campagne.

Dufour s'éloigne. M. de Noirmont se dirige vers Jacques, dont la figure est devenue plus riante depuis qu'il a fait un signe de tête à quelqu'un qui s'est montré à une croisée de la maison. Le paysan regarde M. de Noirmont venir à lui et ne bouge pas.

— C'est vous qu'on nomme Jacques? dit l'époux d'Ernestine au villageois d'un ton hautain. — C'est mon nom, après? — Vous êtes l'ami d'une jeune fille... dont ma femme a pris soin? — De Madeleine... oui, je suis son meilleur ami... Je l'aime comme mon enfant... Puisqu'elle n'a pas de parents, la pauvre petite! c'est bien le moins qu'elle ait des amis. — Je croyais que vous aviez connu la mère de Madeleine?... — Quand je l'aurais connue... si elle est morte... — C'est peut-être heureux pour elle... du moins elle ne rougira pas de la conduite de sa fille. — Rougir!... Madeleine faire rougir quelqu'un!... Et Jacques regarde M. de Noirmont d'un air menaçant en s'écriant : — Morgué! monsieur, vous me prouverez ce que vous venez de dire là, sinon... — Interrogez-la elle-même, dit M. de Noirmont qui voit Madeleine sortir de la maison et venir de leur côté en tenant un petit paquet sous son bras. La voilà... elle a pris ses effets... elle a deviné mes intentions.

Jacques court vers la jeune fille, lui prend le bras et lui dit d'une voix forte : — Madeleine!... monsieur prétend que vous feriez rougir votre mère si elle existait encore... Quelle faute avez-vous donc commise, pour qu'on se permette de vous traiter ainsi?... Madeleine baisse les yeux et garde le silence... — Vous le voyez, dit M. de Noirmont, elle se tait, elle ne me dément pas. Monsieur Jacques, je suis fâché de vous rendre votre protégée... mais je ne puis plus garder dans ma maison, près de ma femme, une jeune fille qui va, avant le jour, trouver un jeune homme dans sa chambre.

Jacques pâlit, puis il lève la main sur M. de Noirmont en s'écriant : — Mille tonnerres! vous en avez menti... — Non, non! s'écrie Madeleine en arrêtant le bras de Jacques et tombant à ses genoux, monsieur dit la vérité, et je suis coupable!... Monsieur, excusez Jacques... il ne voulait pas vous offenser...

Le paysan semble stupéfait, accablé; il détourne la tête en portant sa main sur ses yeux. M. de Noirmont, après avoir jeté un regard de dédain sur Jacques et un coup d'œil de mépris à la jeune fille, regagne lentement sa demeure.

Quelques minutes s'écoulent; Madeleine est encore à genoux; elle n'implore pas Jacques, mais elle fixe tristement la terre. Le paysan tourne enfin la tête de son côté, il considère quelques instants la jeune fille, puis la relève en disant d'un ton brusque : — Allons! venez... coupable ou non, vous n'en trouverez pas moins toujours un asile chez Jacques.

Chapitre XIX. — Démarche inutile.

En retournant dans sa maison, M. de Noirmont se rend près de sa femme. Ernestine est seule; il sent que c'est le moment de lui apprendre ce qu'il vient de faire, et pourtant il hésite, il est embarrassé, il prévoit que le parti qu'il a pris causera de la peine à sa femme. De son côté, Ernestine, qui n'a pas revu Madeleine, est inquiète, agitée, et n'ose pourtant pas parler d'elle à son mari. Celui-ci se décide à entamer l'entretien.

— Ma chère amie, vous n'avez pas vu Madeleine ce matin? — Non, monsieur, et cela m'étonne... ordinairement elle descend avant le déjeuner. — Il est assez inutile que vous l'attendiez... — Que voulez-vous donc dire, monsieur?... — Écoutez-moi : je suis revenu ce matin beaucoup plus tôt qu'on ne pensait. Ne vous trouvant pas chez vous, je suis monté chez M. Dalmer... Devinez qui j'ai trouvé dans sa chambre... caché derrière les rideaux de son lit... Mais non, vous ne devinerez pas!... vous qui étiez si persuadée de la bonne conduite de votre protégée... qui ne vouliez lui reconnaître aucun tort! Eh bien! madame, c'est elle que j'ai trouvée là. — Madeleine!... — Oui, madame, Madeleine qui avait été trouver M. Dalmer dans sa chambre, au point du jour... peut-être même y avait-elle passé la nuit... — Ah! monsieur... — Parbleu! madame, quand une femme va trouver un jeune homme chez lui; qu'elle s'y rende deux heures plus tôt ou plus tard, cela ne fait rien à l'affaire. — Mais, monsieur, qui vous dit que Madeleine soit aussi coupable que vous le pensez?... ne pouvait-elle avoir à parler à M. Victor?...

— Oh! pour le coup, madame, vous me feriez damner!... me prenez-vous pour un écolier ou un vieux Cassandre à qui l'on fait accroire de telles choses? Je connais les femmes, le monde!... ce n'est pas moi que l'on trompe. Si cette jeune fille désirait parler à M. Dalmer, ne le voit-elle pas cent fois dans la journée! ne peut-elle pas encore le trouver seul dans le jardin, si elle a quelque secret à lui dire? J'en appelle à vous-même, madame : si vous aviez quelque chose d'important à dire à ce jeune homme, iriez-vous pour cela le trouver dans sa chambre?

Ernestine porte son mouchoir sur sa figure et ne répond rien. M. de Noirmont reprend : — Oui, Madeleine est coupable, et si M. Dalmer n'a pas profité de la bonne fortune qu'on venait lui offrir, c'est fort généreux de sa part... Il me l'a juré... je veux bien le croire; mais cette petite n'en est pas moins méprisable!... — Méprisable!... ah! monsieur, ne dites pas cela... Pauvre Madeleine! comme on te traite!... — Et comment voulez-vous que j'appelle une jeune fille qui va trouver notre hôte dans son lit?... oui, madame, dans son lit... Aujourd'hui, c'est M. Victor.. demain, ce sera un autre, s'il nous vient un joli garçon... Quand on a commencé dans cette route-là, on ne s'arrête

plus!... — Ah! monsieur, par pitié!... — Vous pleurez, madame? vous êtes trop bonne... La conduite de cette petite m'étonne moins que vous... Une fille qui vient on ne sait d'où... élevée par charité... recueillie dans un cabaret... où diable vouliez-vous qu'elle reçût de bons principes? — Vous oubliez, monsieur, qu'elle a été élevée avec mon frère et moi!... que ma belle-mère la traitait comme sa fille... Ah! vous jugez bien mal le cœur de Madeleine... il y a peu d'âmes aussi belles que la sienne. — Je ne sais pas si son âme est belle; mais je trouve son cœur trop sensible, et, comme je ne veux plus de pareilles aventures dans ma maison, j'ai renvoyé mademoiselle Madeleine.

Ernestine se lève vivement en s'écriant : — Que dites-vous, monsieur?... vous avez renvoyé Madeleine! — Oui, madame, j'ai justement rencontré, ici près, son protecteur... ce Jacques qui l'aime tant; je lui ai dit de reprendre Madeleine; et ne lui ai point caché le motif qui me faisait la chasser de chez moi. — Chassée!... elle chassée!... déshonorée!... ce serait indigne!... Ah! monsieur, vous n'avez pas fait cela... c'est impossible!... — Eh! mon Dieu! madame, pourquoi ce désespoir? j'ai fait ce que je devais... ma conduite me semble toute naturelle. — Ah! elle est affreuse!... — Madame!... — Chasser Madeleine!... celle que j'aime, que j'ai recueillie... que j'avais promis de protéger... celle que ma bonne mère aimait tant! — Elle a mal reconnu vos bienfaits. — Monsieur, vous aurez pitié de mes larmes; vous me rendrez Madeleine, elle n'est pas coupable, j'en suis sûre... un moment d'imprudence ne doit pas être aussi cruellement puni. — Ah! vous appelez cela un moment d'imprudence!... Votre amitié pour cette jeune fille va trop loin et vous empêche de bien juger sa conduite. Moi, qui ne suis pas aveuglé comme vous, je puis l'apprécier. — Dites plutôt, monsieur, que vous n'avez jamais pu souffrir Madeleine, et que vous êtes bien aise de me séparer de la seule amie que j'avais. — Voilà bien les femmes; toujours injustes quand on froisse leurs affections!... — Pauvre petite! elle a tout supporté! Chassée d'ici!... ô mon Dieu! mon Dieu!...

Ernestine verse d'abondantes larmes; M. de Noirmont s'éloigne pour mettre fin à cette scène et ne plus être témoin de la douleur de sa femme.

Cependant Ernestine ne peut supporter l'idée de Madeleine chassée, malheureuse, pour une faute qu'elle n'a point commise. Elle est décidée à se rendre chez Jacques; mais elle voudrait pouvoir ramener Madeleine, et elle ne veut pas l'exposer à une nouvelle scène de la part de M. de Noirmont.

Elle descend au salon; M. de Noirmont y lit les journaux. Dufour arrive en s'écriant : — Où est donc mon modèle, mademoiselle Madeleine!... Je la cherche, je l'appelle en vain... Voilà cependant un jour très-convenable pour peindre.

M. de Noirmont feint de ne pas entendre. Ernestine cache sa figure avec son mouchoir. Dufour les examine l'un après l'autre en se disant : — Hum!... il y a quelque chose d'extraordinaire ici... on n'est pas gai... Est-ce qu'ils seront comme ça jusqu'au retour de Victor?... Ma foi, en attendant, je vais faire poser la grosse Nanette et son petit frère : c'est toujours une étude.

Le mari et la femme sont de nouveau seuls. Près d'une heure s'écoule; ils ne se parlent pas : ce silence n'a été interrompu que par les sanglots d'Ernestine, qui ne cesse de pleurer. Enfin, M. de Noirmont se lève avec impatience en s'écriant : — Il n'y a pas moyen d'y tenir!... Voyons, madame, écoutez-moi... Je ne suis pas un tyran, je ne veux pas en jouer le rôle, puisque vous ne pouvez vous passer de cette jeune fille... puisque l'amitié que vous lui portez est plus forte chez vous que le respect dû aux convenances... voici ce que je vous propose : faites-la revenir; mais elle logera dans le corps de logis qui est de l'autre côté de la cour et dont on ne se sert pas; là du moins elle sera seule. Ce bâtiment ne communique pas avec nos appartements. Elle mangera chez elle... car, décemment, madame, elle ne peut plus manger à notre table; enfin, elle ne se permettra jamais de reparaître au salon ni de mettre le pied dans cette partie de la maison. A ces conditions, Madeleine peut revenir, et je ne parlerai plus de ce qui s'est passé, mais elle tâchera aussi d'éviter ma présence et de rester dans sa chambre... Voilà, madame, tout ce que je puis faire... je crois que c'est encore beaucoup. — Il suffit, monsieur, je vais aller trouver Madeleine. Les conditions que vous imposez à son retour sont bien humiliantes... mais ce n'est que pour moi qu'elle reviendra... et je la prierai tant... Ah! j'espère qu'elle consentira à revenir.

Ernestine met un chapeau, un châle, et se rend au village de Gizy, où elle a entendu dire que Jacques demeurait. Là, elle demande l'habitation du paysan; on lui indique une petite ruelle à l'extrémité du village : c'est là qu'était la maisonnette ou plutôt la masure de Jacques; car, depuis l'incendie qui l'a ruiné, le pauvre journalier reposait sous le toit le plus misérable de l'endroit.

Ernestine s'arrête devant la demeure qu'on lui a indiquée et dont les murs semblent près de s'ébouler; elle pousse la porte, qui n'est pas fermée, et se trouve dans une petite salle où tout annonce le dénûment le plus complet. Cette pièce a au fond une porte qui donne sur un petit jardin à peine clos par quelques haies de mûriers sauvages. Ernestine entre dans le jardin, elle y aperçoit une paysanne allaitant un enfant : — N'est-ce pas ici la demeure de Jacques? dit Ernestine. — Si fait, madame, répond la villageoise, c'est-à-dire, c'était encore sa demeure il y a huit jours; mais depuis ce temps Jacques a été nommé garde du bois, et vraiment tout le monde en a été content dans le pays, car Jacques est un brave homme qui avait ben soin de sa vieille tante, qui est morte il y a un mois. — Où donc demeure Jacques à présent?... — Tiens, ils ne vous l'ont pas dit! Sont-ils bêtes dans le village!... Vous demandez sa maison et on vous envoie ici!... Ils ont cru apparemment que c'était à c'te vieille masure que vous vouliez parler... Ah! sont-ils bêtes!... — Eh bien! madame, Jacques demeure?... — Ah! c'est juste, je ne vous le disais pas non plus moi... Je suis bête comme les autres,.. Eh bien! il a à c't'heure pour logement une jolie maisonnette dans le bois de Sissonne... c'est la demeure du garde... et ça ne lui coûte rien de loyer... — Mais de quel côté? — Ah! pas ben loin... à une petite demi-lieue d'ici; suivez le sentier après la ruelle, il vous mènera sur le chemin de Sissonne; entrez dans le bois à gauche... prenez le sentier battu, et vous arriverez à un petit carrefour où est la maison du garde.

Ernestine remercie la paysanne, et, sans se reposer, sans essuyer la sueur qui trempe ses cheveux, elle prend le chemin qu'on lui a indiqué. Après avoir marché ou plutôt couru pendant une demi-heure elle arrive devant une assez jolie maisonnette, sur laquelle est écrit en grosses lettres : *Maison du Garde.*

Ernestine va entrer dans cette habitation lorsqu'à quelques pas elle aperçoit Madeleine assise sous un arbre. La jeune fille est plongée dans ses réflexions; mais ses traits ne sont pas altérés, et sa figure exprime plutôt la résignation que la douleur. — Elle ne pleure pas, elle! se dit Ernestine en la considérant; c'est que loin d'avoir rien à se reprocher, elle doit être fière de ce qu'elle a fait.

Madeleine a levé les yeux, et déjà Ernestine est près d'elle, la presse dans ses bras et la couvre de ses larmes. — Vous ici, madame? — Pensais-tu donc, Madeleine, que je t'abandonnerais après tout ce que tu fais pour moi? M. de Noirmont t'a chassée... accusée devant Jacques!... Ah! si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert... je me serais plutôt avouée coupable! — Grand Dieu! que dites-vous là!... vous avouer coupable!... et songez-vous à tous les malheurs qui en résulteraient!... Vous, madame, vous avez une famille, des personnes qui vous aiment.... votre malheur ferait aussi le leur. Mais moi, seule sur la terre... sans nom, sans parents, qu'importe que je fasse des fautes!... je ne dois compte de ma conduite qu'à celui qui voit tout... et celui-là ne peut pas la blâmer! — Et Jacques?... — Jacques ne veut pas me croire coupable. D'ailleurs il m'aime toujours... et il m'a pardonné. — Tu lui as dit qu'on te soupçonnait à tort?... — Non, madame, je n'ai pas dit cela... car alors il se serait fâché contre M. de Noirmont... Ah! ma bonne amie, ne me plaignez-pas... je me trouve heureuse... oui, bien heureuse de pouvoir vous prouver toute mon amitié. — Grâce au ciel, M. de Noirmont a senti qu'il avait été trop loin... Je viens te chercher, Madeleine... tu vas revenir avec moi... — Retourner avec vous à Bréville!... Oh! non, madame, ma présence y déplairait toujours à votre mari... D'ailleurs il m'a renvoyée... — Jamais il ne te parlera de ce qui s'est passé... Madeleine, tu habiteras le pavillon qui est dans la cour... là tu seras seule... là tu ne verras pas cette société, ce monde que tu voulais toujours fuir... Mais je pourrai aller te trouver, et passer près de toi tout le temps que j'aurai de libre... Je pourrai épancher mon cœur dans le tien, te parler de celui... pour qui je suis coupable, et que je n'ai pas la force de chercher à oublier. Ah! tu me comprendras, toi!... Tu compatis à ma faiblesse... tu sais que je suis bien criminelle, et cependant tu ne me méprises pas!

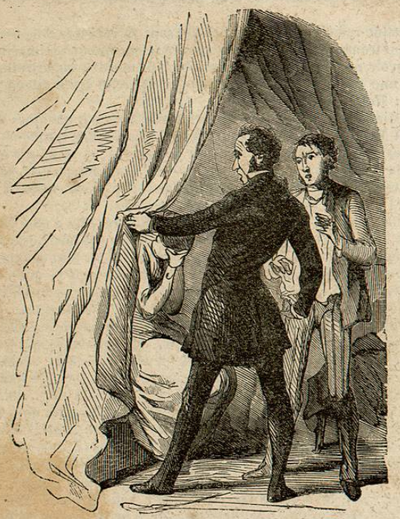
Madeleine a de la peine à résister aux prières d'Ernestine. La pensée qu'elle reverra encore Victor fait aussi battre son cœur. Dans ce moment, Jacques paraît; il s'approche des deux femmes : son abord est brusque, à peine s'il incline la tête devant madame de Noirmont, et il semble attendre que Madeleine l'instruise du motif qui amène cette dame à sa demeure.

— Mon ami, dit Madeleine d'un air craintif, madame est la sœur de M. Armand de Bréville, ma bonne amie d'enfance... — Je connais madame, répond Jacques d'un ton bref. — Elle vient... pour... pour... me chercher... me ramener avec elle... à Bréville. — Vous ramener à Bréville dont on vous a indignement chassée! s'écrie Jacques avec colère. Ah! j'espère que vous avez répondu à madame comme vous le deviez! Est-ce que ces gens du grand monde croient qu'on peut ainsi se jouer de nous autres pauvres diables!... Parce qu'on donne asile à une orpheline, pense-t-on avoir pour cela le droit de l'humilier... de la traiter comme une malheureuse?... Puis, quand le caprice est passé, de la faire revenir pour l'insulter encore?... Car, voyez-vous, madame, quoique Madeleine dise qu'elle est coupable... eh ben! je n'en croyons rien, moi... Je la connais, c'te petite... je ne l'ai pas perdue de vue depuis sa naissance... J'avais mes raisons pour cela... Elle peut penser à quelqu'un... l'écouter, le croire... mais aller trouver un jeune homme dans sa chambre... courir au-devant de son déshonneur!... Non! non! ce n'est pas dans le caractère de Madeleine... elle n'a pas fait cela... j'en suis certain!...

Ernestine rougit et pâlit tour à tour; elle répond à Jacques d'une voix tremblante :

— Monsieur... mon mari a été abusé... Je n'ai jamais douté non plus de l'innocence de Madeleine... elle sait combien je l'aime... Dois-

je être plus longtemps privée de sa présence... de ses tendres soins... lorsque M. de Noirmont lui-même m'envoie la chercher et désire que tout soit oublié? — Que tout soit oublié!... Oh! que non pas... jarni! on ne doit point oublier si vite ce qui touche à l'honneur. Madeleine n'a que ça pour tout bien... c'est pourquoi on devrait le respecter... Elle ne retournera pas à Bréville... elle restera avec Jacques... il ne la chassera jamais, lui! il est fier de lui offrir un asile... Grâce au ciel, la fortune m'est devenue plus favorable... j'ai obtenu la place de garde... j'ai maintenant pour demeure cette jolie maisonnette... Madeleine ne manquera de rien avec moi... On s'habitue à une nourriture frugale, à une vie solitaire; mais on ne doit point s'habituer aux humiliations! N'est-ce pas, Madeleine, que vous ne voulez pas me quitter?



M. de Noirmont écarte le rideau; il aperçoit Madeleine assise sur le lit.

La jeune fille lui montre Ernestine qui verse des larmes, puis elle s'écrie : — Mon Dieu! et qui donc la consolera?... Jacques, je n'ai pas de mémoire pour le chagrin qu'on me fait... D'ailleurs... si j'ai commis une faute... une imprudence... — Taisez-vous, Madeleine; je ne veux pas vous croire. Mais c'est M. de Noirmont qui vous a chassée... indignement traitée devant moi : s'il veut que vous retourniez à Bréville, c'est à lui à venir vous chercher... à déclarer aussi devant moi qu'il est fâché de ce qu'il a fait, qu'il a été trompé; alors seulement vous pourrez retourner dans sa maison. Car songez bien que maintenant c'est chez lui que vous êtes; il a acheté la propriété du frère de madame : vous me l'avez dit vous-même. C'est pourquoi vous ne devez pas y rentrer s'il ne vient lui-même vous en supplier.

Ernestine se jette dans les bras de Madeleine en lui disant à demi-voix : — Pourquoi cet homme disposerait-il de ta destinée? Il n'est pas ton parent... Je t'aime autant que lui, Madeleine... Tu as déjà tant fait pour moi... veux-tu donc m'abandonner à présent que je suis si malheureuse?

Madeleine se tourne vers Jacques et lui dit d'un ton suppliant : — Mon ami!... permettez-moi de retourner avec ma compagne d'enfance!

Jacques fronce le sourcil et répond d'un ton triste, mais sans colère : — Madeleine, vous êtes maîtresse de faire vos volontés; mais si je vous donne des conseils... c'est que je pense en avoir le droit. J'ai connu votre mère... Quelque temps avant sa mort, elle m'a fait venir près d'elle. Jacques, m'a-t-elle dit, vous avez découvert mon secret; veillez toujours sur Madeleine; soyez son ami, son protecteur... tenez-lui lieu de parents. Alors cette pauvre dame ne croyait pas cependant que sa fille serait jamais dans la misère; elle comptait lui assurer une petite fortune... elle n'en eut pas le temps, elle mourut sans pouvoir accomplir son projet. Quant à moi, je crois avoir suivi fidèlement ses intentions. Lorsque ma maison fut consumée par un incendie, si je vous laissai entrer chez Grandpierre, c'est que je savais que vous seriez avec des gens honnêtes... et parce que j'avais à peine de quoi nourrir ma tante..... Aujourd'hui je crois encore suivre les intentions de votre mère en vous disant de ne pas retourner dans une maison dont on a eu la barbarie de vous chasser. Maintenant faites ce que vous voudrez... vous êtes libre... je ne vous dirai plus rien. — Jacques!... je resterai avec vous, répond Madeleine après avoir réfléchi quelques instants.

Le front du paysan s'éclaircit; il presse la jeune fille dans ses bras. — Bien... bien, mon enfant: peut-être un jour serez-vous récompensée d'avoir écouté mes avis. Ernestine sent qu'il est inutile d'insister encore; elle embrasse Madeleine en lui disant : — Adieu donc. Je retourne sans toi à Bréville... — Mais vous viendrez me voir, n'est-ce pas? — Oui; sans doute... ce sera ma seule consolation!

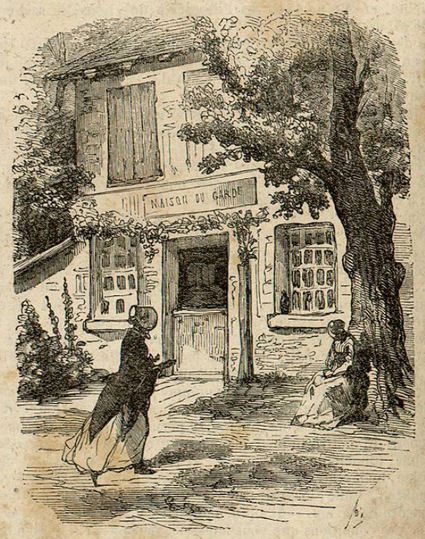
Chapitre XX. — Triste Retour.

M. de Noirmont n'a rien dit à sa femme en la voyant revenir seule; mais il éprouve une secrète joie. Toujours prévenu contre Madeleine, ce n'était qu'à regret qu'il l'aurait vue de nouveau habiter chez lui. Ernestine ne parle plus de l'orpheline; elle sait bien qu'il serait inutile de proposer à son mari d'aller la prier de revenir. Elle supporte cette nouvelle peine comme un châtiment de sa faute; mais tous les jours, à moins que le temps n'y mette obstacle, elle se rend dans le bois, du côté de la maison du garde. Madeleine vient au-devant de son amie, puis toutes deux s'asseyent au pied d'un arbre. Ernestine conte les peines de son cœur; la jeune fille la plaint, la console. Le temps passe bien rapidement alors. Victor est toujours le sujet de leur entretien. C'est pourquoi l'une ne se lasse pas d'entendre et l'autre de parler.

Madeleine reconduit ordinairement Ernestine jusqu'à la plaine au bout de laquelle on aperçoit la maison qui appartenait au marquis de Bréville. La jeune fille ne va jamais plus loin. Là, Ernestine l'embrasse en lui disant : — A demain!

Dufour a demandé ce qu'était devenue la jeune orpheline; on se contente de lui dire que Madeleine a voulu retourner chez Jacques, mais il n'est pas dupe de cette réponse.

On attend avec impatience des nouvelles de Victor. Le séjour de Bréville est devenu triste. Ernestine parle à peine et soupire sans cesse. M. de Noirmont s'ennuie de n'avoir personne pour jouer ou chasser. Huit jours s'écoulent; on reçoit enfin une lettre de Victor. M. de Noirmont se hâte de la lire devant sa femme et Dufour.



La maison du garde.

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'aurais voulu avoir de meilleures nouvelles à vous annoncer. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu rejoindre Armand. Il passe ses journées et souvent ses nuits hors de chez lui. Je l'ai vu enfin, et, après lui avoir remis la somme que vous m'aviez confiée, je me suis permis de lui donner quelques conseils, de lui parler au nom de sa famille. Armand a fort mal reçu mes avis; je n'ai plus reconnu en lui ce jeune homme étourdi, mais aimable, dont j'étais autrefois l'ami. Pourtant je ne veux pas renoncer encore à l'espoir de vous le ramener... Je tenterai de nouveaux efforts, peut-être serai-je plus heureux.

» Victor Dalmer. »

— Votre frère n'en veut faire qu'à sa tête! dit M. de Noirmont; on ne le ramènera pas!... — Fatal séjour de Paris! dit Ernestine. Mon frère s'y est perdu!... — On se perd partout, madame, quand on ne veut écouter que ses passions!... — Et il ne parle pas de mes pantalons! murmure Dufour; c'est bien singulier!... Ma portière les aurait-elle égarés?...

Cette lettre ne ramène pas la gaieté à Bréville. M. de Noirmont s'inquiète de l'avenir de son beau-frère. Ernestine, au chagrin que lui donne la conduite d'Armand, sent se joindre l'ennui que lui cause l'absence de Victor; elle craint que cette absence ne se prolonge beaucoup. Quant à Dufour, il est fort inquiet de ses pantalons. C'est donc avec autant d'étonnement que de joie qu'un matin, six jours après sa lettre, on voit arriver Victor.

On va au-devant de lui, on l'entoure.

— Vous revenez seul? dit Ernestine. — Oui, madame, répond Dalmer en baissant tristement les yeux. D'après ma lettre, sans doute, on ne m'attendait pas sitôt; mais, il y a trois jours, j'ai eu occasion de revoir M. de Bréville; j'ai pu me convaincre alors que tous mes efforts près de lui seraient désormais inutiles... et je suis parti. — Je vous comprends, mon cher monsieur Dalmer, dit M. de Noirmont en serrant la main du jeune homme; je ne vous en sais pas moins bon gré de ce que vous avez fait. Armand continue ses folies, n'est-ce pas?... et l'argent qu'il a reçu va encore aller se perdre dans les jolies sociétés qu'il préfère à la nôtre!... Victor incline la tête sans répondre. — Et... et mes... et M. Saint-Elme? dit Dufour, qui n'a pas osé lâcher le mot qu'il avait sur le bout de la langue en voyant l'air sérieux de son ami. — Je n'ai vu M. Saint-Elme qu'une fois, il a eu l'air d'appuyer mes avis, m'a juré qu'il engageait chaque jour Armand à revenir près de sa sœur. Je n'ai pas été dupe de ces mensonges, et j'ai laissé voir à ce monsieur ce que je pensais de sa conduite; mais cet homme a un front extraordinaire! Quand on lui dit les choses les plus désagréables, il redouble ses assurances de dévouement, ses protestations d'amitié. C'est bien de ces gens que l'on met à la porte et qui rentrent par la fenêtre!

M. Saint-Elme arrive jusqu'à la table et se place en s'écriant : — J'ai bien cru que je n'aurais plus le plaisir de dîner avec mes estimables hôtes.

En entrant dans le salon, Victor cherche des yeux Madeleine; mais il n'ose prononcer son nom. Il trouve enfin le moment de s'approcher d'Ernestine et s'empresse de s'informer de la jeune fille. Ernestine lui apprend ce qui s'est passé. Victor est désolé, car il sent bien qu'il est le premier auteur de tous ces événements. Il se promet de se rendre bientôt à la maisonnette du garde.

Seul avec Dufour, Victor lui dit : — Je n'ai pas voulu apprendre à M. et à madame de Noirmont tout ce que je sais sur leur frère; j'aurais craint de les faire rougir. La conduite de ce jeune homme est indigne... il se ruine dans les tripots... fréquente les plus mauvais sujets de Paris. — Je l'avais prédit!... Est-ce que tu ne te rappelles pas que je te l'avais prédit?... As-tu fait ma commission? — Enfin Armand a osé emprunter trente mille francs sur cette propriété qui n'est plus à lui... en laissant croire qu'il en est toujours le possesseur. — Diable! mais ça devient très-vilain cela!... Et tu n'as pas été chez ma portière?... — Voici comment j'ai appris cela. J'étais chez Armand quand la personne qui lui a prêté cette somme y est venue : c'est un brave homme qui n'a pas la moindre défiance. Sachant que j'arrivais de Bréville, il m'a demandé des détails sur cette propriété en disant : Monsieur le marquis semble avoir l'intention de vendre sa terre, et, s'il ne peut sans se gêner me rembourser mes trente mille francs, je pourrai m'arranger de sa propriété. — C'est commode!... et le beau-frère?... Tu as dit alors qu'il l'avait achetée, et puis tu as été voir pour mes... — Pouvais-je perdre Armand, le déshonorer? J'ai gardé le silence; mais, après le départ de son créancier, je lui ai demandé ce qu'il comptait faire. Il m'a juré qu'avec l'argent de M. de Noirmont il allait rembourser une partie de ce qu'il devait, qu'il prendrait des arrangements pour le reste. Je l'ai quitté... mais je surveillais sa conduite : le soir il a joué et perdu la somme que je lui avais apportée!... — C'est infâme!... c'est horrible!... — Mais enfin fais-moi le plaisir de me répondre... Me rapportes-tu mes pantalons?... — Eh, morbleu! j'avais bien autre chose à penser que d'aller m'occuper de tes culottes!... — Ah! c'est ça!... comme c'est aimable!... Si M. Armand se ruine, j'en suis bien fâché... mais je ne crois pas que ce soit une raison pour que je mette toujours un pantalon de drap par la grande chaleur... quand j'en ai de nankin à Paris. Pourvu que ma portière ne les fasse pas porter à son mari!... voilà ce dont j'ai peur! — Et... Madeleine a donc quitté cette maison? dit Victor en regardant attentivement Dufour pour voir s'il se doute de la vérité. — Oui, cette jeune fille a voulu retourner chez son ami Jacques, à ce qu'on dit ici; mais tu entends bien que je n'en crois rien... Je ne suis pas de ces gens qui croient tout, moi... M. de Noirmont aura découvert une intrigue... — Quelle intrigue? — Je n'en sais rien; mais certainement cette petite avait des intrigues... Pendant qu'elle prenait séance avec moi, elle ne cessait de soupirer :... et quand une jeune fille soupire... on sait ce que ça veut dire.

— Te voilà bien avec tes conjectures... D'abord c'était d'Armand que Madeleine était amoureuse... à présent, ce sont des intrigues! et avec qui? — Ah! avec qui... je ne serais pas éloigné de croire que M. Chéri Montrésor... Hem!... il rôdait du côté de Madeleine quand sa femme ne le voyait pas... — Tu es fou, Dufour. — Oh! que non... Je crois qu'on a renvoyé la petite, parce que cela était urgent... Tout en faisant son portrait, il m'a semblé que sa taille... hum!... — Dufour, c'est affreux ce que tu dis là!... Si tu ne me faisais pas pitié, je t'apprendrais à tenir de pareils propos!... — Eh, mon Dieu! qu'est-ce que tu as donc?... pour un mot en l'air... tu t'emportes... tu te fais le champion, le chevalier de Madeleine!... Est-ce que tu es amoureux aussi de celle-là? — Je fais plus, je l'admire... je la respecte!... Dufour, plus un mot contre elle, ou nous nous fâchons sérieusement.

Victor quitte brusquement Dufour et celui-ci se dit : — Il l'admire!... il la respecte!... Il y a quelque chose là-dessous... car il n'a pas l'habitude de respecter les jeunes filles.

Victor est sorti de la maison. Quoique un peu fatigué par le voyage et le trajet qu'il a fait pour venir de Laon à Bréville, il ne veut point passer la journée sans revoir Madeleine. Ernestine lui a indiqué le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la maison du garde. Ernestine aurait bien voulu accompagner Victor, mais c'est impossible; et maintenant qu'il est revenu, elle n'osera se rendre près de la jeune fille que lorsqu'elle saura Victor avec M. de Noirmont; elle sent bien maintenant que le moindre soupçon d'intelligence entre elle et Dalmer mettrait son mari sur les traces de la vérité.

Victor a bientôt franchi la plaine, traversé le bois; il aperçoit la demeure du garde, il va frapper à la porte; c'est Madeleine qui lui ouvre; elle reste saisie en le voyant. Un vif incarnat vient colorer ses joues, ses yeux brillent de plaisir, et elle peut à peine balbutier : — C'est vous, monsieur Victor?... — Oui, Madeleine, c'est moi... Je suis arrivé de Paris ce matin, et j'accours... Il me tardait de vous voir, de vous dire tout ce que je pense... — Quoi!... c'est pour moi que vous venez ici... pour me voir... Ah! ma bonne amie ne pourra plus dire que je suis malheureuse. — Est-ce que je ne puis pas entrer, Madeleine, pour causer avec vous?... — Oh! mon Dieu!... et Jacques qui est là;... il se repose, il dort en ce moment; mais s'il vous voyait!... —

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.